



# L'*Album* du 1<sup>er</sup> mai 1913 en l'honneur de la grève générale

COMMUNICATION DE DANIEL DROIXHE  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 DÉCEMBRE 2022

Du 14 au 24 avril 1913, a lieu en Belgique une grève générale. Un *Album* paraît à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai, édité à Bruxelles par la Presse socialiste (ill. 1). Il est préfacé par Émile Guillaumin, fondateur du premier syndicat paysan en France, qui avait fait sensation en 1904 avec la publication d'un roman *La vie d'un simple*, qui offrait un témoignage rare sur la condition d'un petit exploitant dans le Bourbonnais.

La présentation du volume commence comme suit : « À mesure que les travailleurs se rendent un compte plus exact de leur infériorité sociale et qu'ils aspirent à une conscience plus réelle de leurs droits, les classes dirigeantes semblent vouloir s'isoler davantage dans un égoïsme intransigeant et sectaire. » Il y avait naguère en France, « à côté de la bourgeoisie conservatrice, une bourgeoisie républicaine et voltairienne qui s'appuyait franchement sur le peuple ». Mais les choses ont changé, car la bourgeoisie tend désormais à « singer l'aristocratie », « par souci du bon ton, par crainte de l'esprit révolutionnaire, par haine de toute innovation sociale ». En Belgique, poursuit Guillaumin, le parti au pouvoir s'obstine « à refuser cet acte d'élémentaire justice qui est l'égalité des citoyens devant le bulletin de vote ». Depuis 1893, le régime électoral était en effet celui du vote plural, c'est-à-dire que certains électeurs masculins disposaient sous certaines conditions, notamment financières, de voix supplémentaires. La conquête d'un tel droit dépendait de la « solidarité réelle des ouvriers », écrit Guillaumin, et, en cas de victoire, « l'exemple du prolétariat belge ne sera pas sans porter des fruits chez les prolétaires de partout ».

L'album de 1913 en l'honneur de la grève générale comprend des textes d'une vingtaine d'auteurs belges et étrangers. Parmi ces derniers, on ne s'arrêtera qu'à ceux qui ont entretenu des rapports substantiels avec des écrivains belges.

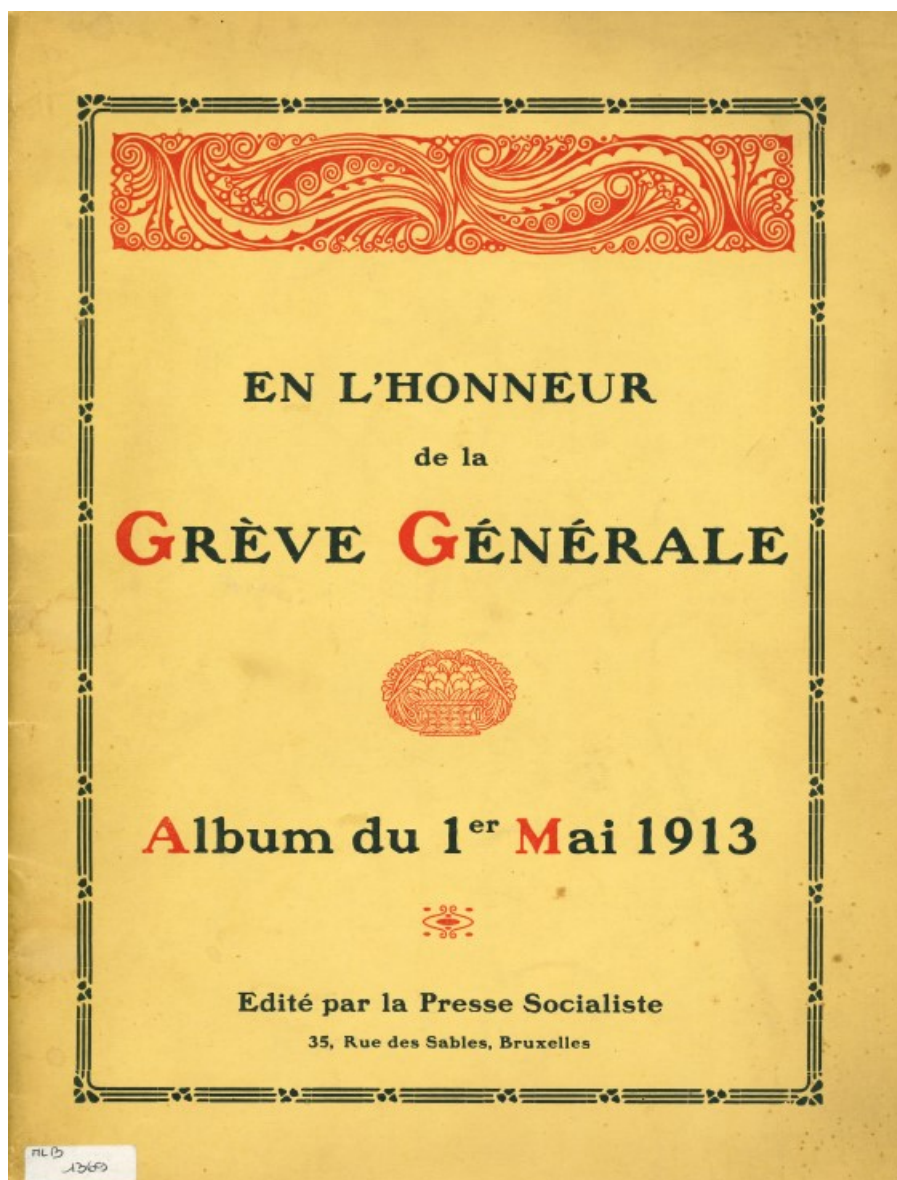


Illustration 1.

## GEORGES EEKHOUD

On détachera d'abord, parmi les contributeurs belges, George Eekhoud. Celui-ci donne un texte intitulé *Le mouvement perpétuel*, qui n'a rien de politique ou de revendicatif. « Voici », écrit Eekhoud, « une historiette que contait Oscar Wilde, aussi brillant causeur et improvisateur que poète poignant et critique subtil. Il l'avait dite à André Gide, qui me la narra, à son tour, en janvier 1897, pendant un séjour qu'il fit à Bruxelles ». Gide est en effet du 8 au 13 janvier à Bruxelles chez son vieil ami André Ruyters, avec qui il entretenait depuis 1895 une abondante correspondance<sup>1</sup>. Il y est fréquemment question du « cher et bon Eekhoud », qui figure sur une photo en « monsieur barbu, campé sur ses jambes écartées, avec un air de bravoure italienne » (ill. 2). On notera aussi la mention fréquente, dans cette correspondance, de Georges Rency.



Illustration 2.

Photographie envoyée par André Ruyters à André Gide en novembre 1896. De g. à d. : Ruyters, Rency, Eekhoud, Vandeputte. Coll. Madame Catherine Gide<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *André Gide et Eugène Rouart 1. Correspondance 1893-1901*, éd. David H. Walker, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006, lettre 217, Eugène Rouart à André Gide, 20 janvier 1897, note 5. OpenEditions Books, 29 août 2022 - DOI : 10.4000/books.pul.44448.

<sup>2</sup> *André Gide et André Ruyters 1. Correspondance 1895-1906*, éd. Victor Martin-Schmets et Claude Martin, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990, lettre 14. EAN électronique : 9782729713058, mise en ligne 29 août 2022.

L'historiette dont il est question dans le texte d'Eekhoud raconte comment un grand savant qui croit avoir trouvé le secret du mouvement perpétuel réalise, avant une démonstration publique, une dernière expérience qui s'avère négative. Contraint, pour ne pas être désavoué, de recourir à un comparse, il apprendra que celui-ci a fait défection, alors que la machine mise au point par l'inventeur a fonctionné.

L'attachement d'Eekhoud aux misérables et aux marginaux n'a pas à être explicité ici. Qu'il soit permis de suggérer à cet égard une recherche. Le catalogue de l'exposition consacrée à l'artiste François Maréchal par la Ville de Liège en 1980, qui s'est notamment tenue au Musée Horta, signale qu'Eekhoud ne pouvait manquer de remarquer la gravure intitulée *On lecheu d' baie* (1895), qui constitue un témoignage des temps de crise (ill. 3)<sup>3</sup>.

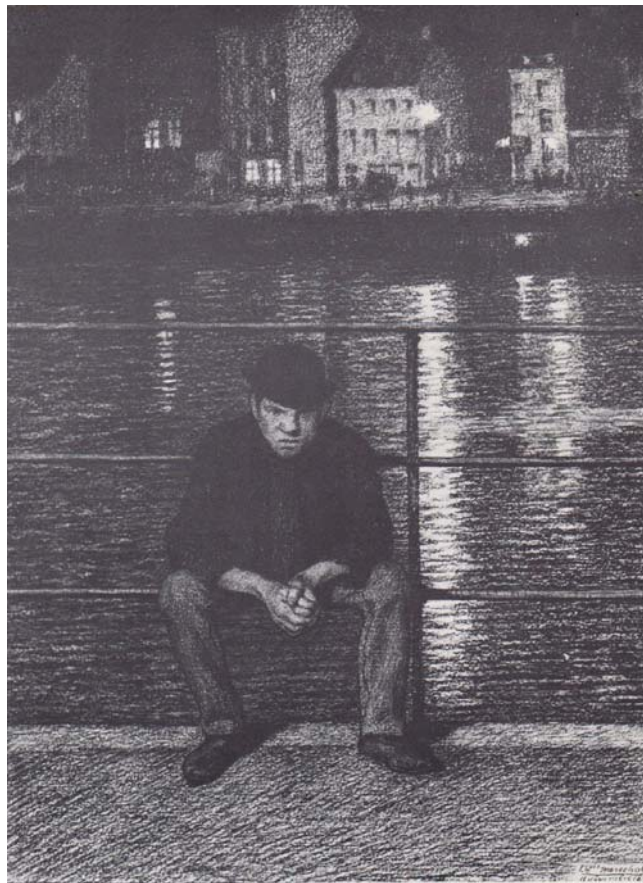


Illustration 3.

---

<sup>3</sup> François Maréchal 1861-1945. *Gravures et dessins. Collection du Cabinet des Estampes de la Ville de Liège*, Liège, Cabinet des Estampes, 1980, avant-propos de Fr. Clercx-Léonard-Etienne, n° 79.

Un *lècheû d' baye* est, selon J. Haust, « un paresseux qui regarde couler l'eau, appuyé sur le garde-fou du quai », sur la *baye*, la barrière, la rampe (latin *baculum*). Je n'ai pu trouver la référence à Maréchal chez Eekhoud.

SANDER PIERRON

On ne s'étonnera pas de voir associé au nom d'Eekhoud, dans l'ouvrage de soutien à la grève générale, celui de Sander Pierron. On ne détaillera pas ici la notice que J. Puissant consacre à Alexandre-Paul dit Sander Pierron dans le *Maitron*, c'est-à-dire le *Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier, mouvement social*<sup>4</sup>. On en retiendra que Pierron, né en 1872 à Molenbeek, fils d'un militant syndical et conseiller communal socialiste, s'était très tôt distingué comme journaliste dans la presse du parti. On mentionne ses collaborations au *Conscrit*, organe des Jeunes Gardes Socialistes, au *Mouvement social*, etc. Ceci lui vaudra plus tard, souligne J. Puissant, la qualification de « prototype de l'écrivain prolétarien », tandis que P. Aron précise qu'en s'écartant « du modèle épique naturaliste par absence d'idéalisation des milieux populaires », Sander Pierron représente « une étape peu connue dans la voie de la littérature prolétarienne<sup>5</sup> ».

La notice du *Maitron* signale que Sander Pierron fut « un auteur fécond mais plus préoccupé de questions artistiques et esthétiques que sociales et politiques ». De fait, Pierron laisse une œuvre importante en tant que critique d'art, si l'on en juge par sa présence sur les sites internet de vente ou de reproduction d'ouvrages dans le domaine. Ses *Portraits d'artistes* de 1905 rassemblent des noms connus, comme ceux de Constantin Meunier ou du Bruxellois Victor Gilsoul, peintre impressionniste de *Nénuphars*, mais aussi des noms oubliés comme celui de Berthe Art, cofondatrice du Cercle des femmes peintres de Bruxelles (1888-1893). Son *Histoire de la forêt de Soigne*, également de 1905, constitue un remarquable ouvrage d'histoire de l'art, d'archivistique et de documentation photographique sur le Rouge-Cloître, la source de l'Empereur à Auderghem, les tableaux de Jean-Baptiste Van Moer sur l'entrée de

---

<sup>4</sup> <https://maitron.fr/spip.php?article144275>, notice PIERRON, Alexandre-Paul, dit Sander, par Jean Puissant, version mise en ligne le 21 janvier 2013, dernière modification le 6 septembre 2020.

<sup>5</sup> P. Aron, *La littérature prolétarienne en Belgique francophone depuis 1900*, Bruxelles, Labor, 1995, p. 18-20, cité par Puissant.

la forêt à Boendael ou du bois de la Cambre vers 1850. Sa contribution au périodique *Musée du livre* animé par Henri Liebrecht, peut aussi nous intéresser : il y publie en 1915 des livraisons sur la gravure sur bois. On me permettra enfin d'épingler sa rare étude sur *L'école de gravure de Liège*, parue en 1923.

« Le cas de Sander Pierron », écrit J. Puissant dans le cadre d'une notice vouée à son profil socialiste, « soulève la question des enfants de militants ». « Hormis ceux qui ont été brisés par l'engagement de leur père, il est possible de souligner que beaucoup d'entre eux ont permis l'insertion sociale et l'ascension sociale de leurs enfants, de leur fils en particulier, par l'exemple du père, mis à distance dans ce cas-ci, par la sociabilité induite et les réseaux activés. » Sans doute la filiation a-t-elle joué un rôle, notamment, dans la rencontre avec Eekhoud. Y verra-t-on une illustration inverse, pour ainsi dire en creux, de la règle de reproduction sociale de Bourdieu ? Le choix d'une rupture avec les valeurs familiales transmises par la famille, comme chez Sartre, valoriserait-il davantage un parcours de gauche ? Poser la question dans ces termes tendrait à réduire les épreuves et les difficultés que peut impliquer la fidélité à « l'engagement d'un père », sur un plan général. Le chemin d'une telle fidélité n'est pas toujours pavé de feuilles de roses. Il est difficile d'en dire davantage sur un sujet qui engage tant d'éléments personnels.

#### IMAGES DU PEUPLE

Aujourd'hui, le texte de Sander Pierron dans l'*Album* de 1913 peut donner lieu à la mise en évidence d'une certaine rhétorique déclamatoire dans sa description de la grève, sous le titre *Cœur de paysan*. « Le matin, de bonne heure, les métallurgistes en grève se réunissaient sur la grand' place et manifestaient ensuite dans les artères de la commune. Silencieux, sans proférer un chant, sans pousser un cri, ils allaient le cœur tranquille, modestes dans le sacrifice qu'ils s'imposaient pour obtenir justice ; sublimes par leur mâle conviction et, dans l'âme, la certitude de la victoire prochaine. »

L'attention portée à l'image de la foule, sous l'œil de l'artiste, essaie de distinguer, par des termes et des clichés auxquels la critique moderne s'attacherait volontiers, ceux qui composent cette multitude : « Le cortège croisait des maraîchers revenant de la ville et perchés sur leurs charrettes chargées de paniers vides. Les rustres

regardaient passer ces ouvriers robustes, indifféremment, sans le moindre geste, sans un cri fraternel. La graine d'émancipation ne germait pas encore au fond de leur cœur et insensibles ils assistaient au défilé de ces braves, dont la vue impressionnante eût fait battre tout autre sein que le leur. »

La représentation de l'homme du peuple fait écho à celle que partageront dans le même esprit l'art soviétique ou la statuaire nazie : en tête des chômeurs marche « un gaillard à l'encolure large » dans les yeux duquel brille « l'énergie indomptable des héros ». D'un autre côté, les phrases qu'échangent « le chef des travailleurs du fer » et le paysan flamand tissent le discours direct, sobrement fraternel, des gens simples, pour qui parle suffisamment le discours de l'action et de la solidarité. Celui-ci ne sera relevé que de quelques formules de circonstances : « fils de la glèbe », « rejeton des terroirs féconds » – il faut bien que l'écriture littéraire se donne libre cours, ici ou là.

La phrase devient la plus neutre quand il est question des femmes. « L'après-dîner on restait chez soi, on mangeait, en famille, le pain que les amis de la ville envoyaient avec de bonnes paroles encourageantes. Les enfants maigrissaient, mais la femme ne se plaignait pas ; elle aussi prenait part à la lutte, elle aussi voulait pour ses petits un peu de bien-être et de justice. Et patiemment, avec espoir, on attendait l'issue de la grève ». La femme occupe une place importante dans l'iconographie de l'*Album*, comme travailleuse et comme image de la misère plus que comme militante. Pierre Paulus de Châtelet, l'auteur du coq devenu l'emblème de la Wallonie, donne un croquis représentant le type régional de l'ouvrière, symbolisé aussi par le Liégeois Rassenfosse : la hiercheuse (ill. 4). Toute différente est la saisie des hiercheuses qu'offre dans le recueil une eau-forte du Liégeois Edmond Delsa, élève d'Adrien de Witte qui travailla notamment aux cristalleries du Val-Saint-Lambert (ill. 5)<sup>6</sup>. Le houilleur borain y trouve bien sûr sa place avec un dessin du franco-belge André Blandin, dont on retiendra qu'il avait fondé avant la guerre, avec l'écrivain socialiste et homme politique Louis Piérard, dont il a été question dans un des « Impromptus », la gazette *Le passant* (ill. 6). La pauvrete traînant l'enfant illustre *Les petites baraques* de Jehan Rictus (ill. 7). Ces plaintes d'un gamin qui voudrait voir le spectacle du camelot et se « faire du bien aux mirettes », à défaut de cadeaux de Noël, vaut au moins par le langage populaire pris sur

---

<sup>6</sup> D. Droixhe, *Le « Poniatowsky » (milieu du dix-neuvième siècle)*. Eprint/Working paper, 2021, retrieved from <https://orbi.uliege.be/2268/266592>



le vif, en lexique et en syntaxe. En matière de dessin, même Anatole France se risque à l'exercice pour illustrer un billet du 9 avril 1913 où il salue « l'effort du prolétariat belge pour la conquête du suffrage universel » (ill. 8). Nul doute que le combat serve le prolétariat français : « Puisse-t-il sentir, à votre exemple, la nécessité d'unir l'action politique à l'action professionnelle ! ».



Illustration 4.

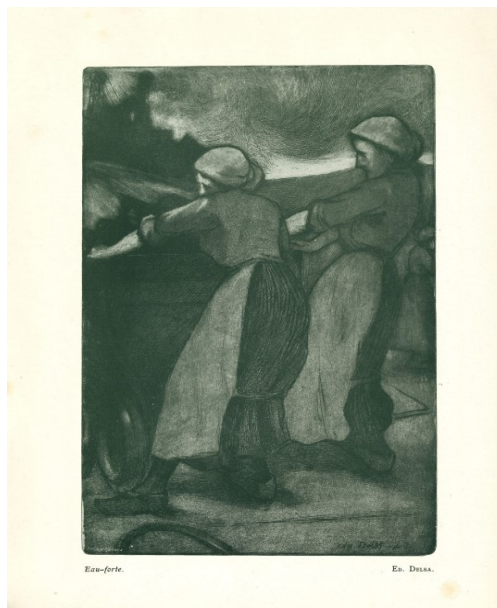


Illustration 5.



Illustration 6.

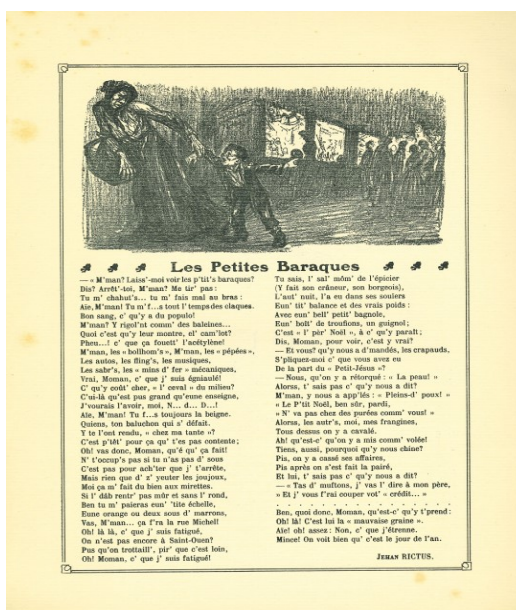


Illustration 7.



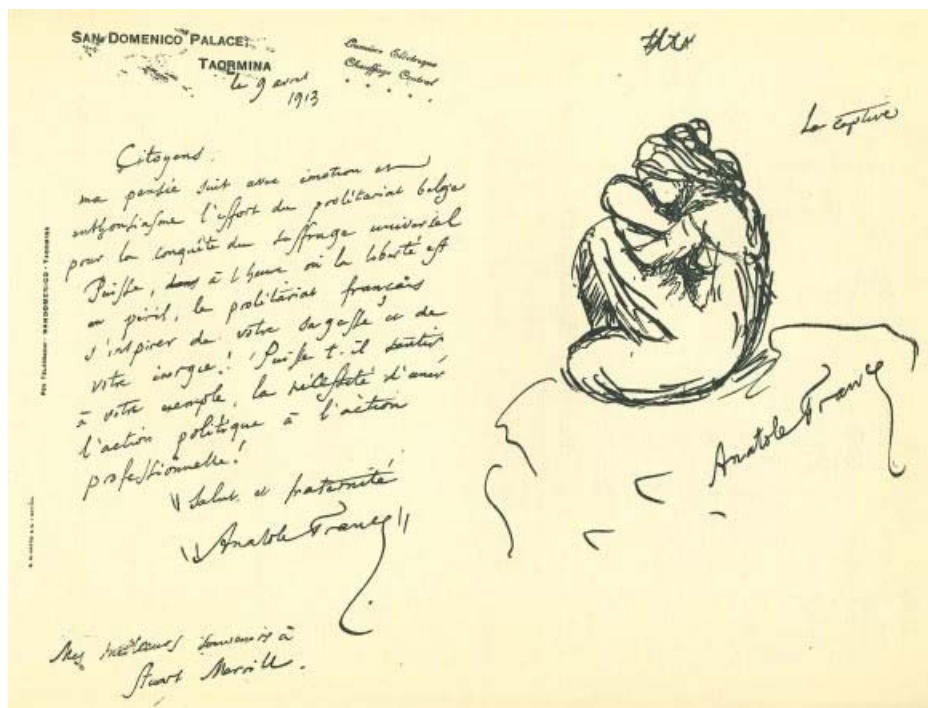


Illustration 8.

## DE LA COMPLAINTÉ À L'ACTION : ELSKAMP, PAUL FORT, STUART MERRILL

La contribution de Jean Rictus invite notamment à se poser la question : jusqu'à quel point l'*Album* de 1913 relève-t-il davantage de l'exercice littéraire que d'un militantisme qui engage à cette « action politique » dont parle Anatole France ? Max Elskamp donne un court poème intitulé *Marchand de chansons*, qui apporte le réconfort d'une humilité partagée, où le cœur célèbre « sur tous les tons », à l'unisson des cloches de Pâques et « des dimanches aux samedis », « les joies de la saison ».

Un pauvre homme est entré chez moi  
Pour des chansons qu'il venait vendre,  
Comme Pâques chantait en Flandre  
Et mille oiseaux doux à entendre,  
Un pauvre homme a chanté chez moi,  
Si humblement que c'était moi...

M. Otten mentionne le texte comme paru en édition originale dans l'*Album*<sup>7</sup>. Par contre, le *Dit du pauvre* que fournit Paul Fort provient de ses *Ballades françaises*. Même la fin de l'hiver n'apporte pas de rémission à celui qui n'a croisé « sur la route que des chagrins ».

Mes yeux sont tournés vers l'ombre et dehors je ne rencontre  
Sur la route que des chagrins, dans les bois que des tourments  
Même au souffle du printemps ; je rentre et, croisant les mains,  
Je m'assieds, j'attends un brin que je sente couler mes larmes.  
Je chauffe mes mains à mes larmes, puis, tâtant, cherche mon pain,  
Puis le froid me ressaisit. Je tombe. Je réfléchis.

L'engagement politique est plus marqué chez un autre sympathisant étranger. Stuart Merrill, né en 1863 dans l'État de New York, avait suivi son père à Paris où celui-ci était conseiller à l'ambassade américaine. Au lycée, il a notamment comme condisciples René Ghil et le Bruxellois André Fontainas, qui a également accompagné son avocat de père, établi dans la capitale française pour des raisons professionnelles. Ces élèves ont pour professeur d'anglais Mallarmé, sous l'influence duquel ils participent à la constitution d'un groupe d'écrivains symbolistes. Fontainas servira particulièrement d'intermédiaire entre ceux de France et de Belgique. Fontainas donne à l'*Album* de 1913 un poème intitulé *Automne*.

Merrill quitta la France pour l'Amérique. C. Pieyre, qui a consacré un article à celui qu'il qualifie de « poète symboliste et anarchiste », le montre dans les rues de New York vendant des « feuilles où les 'quatre cents' de la haute société étaient dénoncés<sup>8</sup> ». Passionné de justice sociale, mêlé au mouvement marxiste, il reviendra en France où il se fixera, vivant notamment de la traduction française d'écrits d'Oscar Wilde, qu'il soutiendra lors de son procès. Il meurt en 1915.

Merrill publie dans le recueil de 1913 un long texte intitulé *Art et socialisme*. Celui-ci se présente comme une diatribe des écrivains superficiels qui discourent « sans cesse sur la beauté » ou récitent leurs sonnets poussiéreux « dans le salon de la

---

<sup>7</sup> M. Otten, *Max Elskamp. Documents, textes retrouvés, bibliographie*, Université Catholique de Louvain, Doctorat en Philosophie et Lettres, Philologie romane, 1959, 5. Poèmes parus en revues, n° 59, p. 67.

<sup>8</sup> Cl. Pieyre, « Stuart Merrill, poète symboliste et anarchiste », *Revue de la BNF* 40, 2012/1, p. 64-74, qui cite *Cinquantenaire du symbolisme*, catalogue d'exposition, Paris, Bibliothèque nationale, 1936, p. 98.

duchesse. » Quant aux artistes, ils se suffisent d'avoir « strapassé un tableau dont ils escomptent la vente fructueuse », mais, sortis des luxueux hôtels où ils se rengorgent, ils resteront « insensibles à toutes les tares qu'un travail sans joie inscrit au front des pauvres ». « Et ils ont la fatuité de se déclarer d'aristocrates [sic], eux qui sont les abjects larbins de la plus vile des prétendues aristocraties, celle de l'argent ! »

C'est que Merrill a vu ces tares lors d'une visite de Londres. Celle-ci l'a mené de Hyde-Park et de Rotten Row, promenade fréquentée par la belle société, à des quartiers « où le soleil sombrait dans les brouillards jaunes de la Tamise et la fumée noire des usines ». « Sur le seuil des bars, des hommes hâves, déguenillés, brisés avant l'âge, puant le gin et le whisky, se dandinaient, les mains dans les poches. Au coin des ruelles, des femmes, extraordinaires coquecigrues, coiffées de chapeaux à plumes, s'engueulait à voix de rogomme. Au fond des impasses, des enfants hydrocéphales, aux yeux à jamais fanés, se gourmaient dans des crises de fureur où éclataient de crapuleuses injures ». C'est le tableau que saisit Gustave Doré dans certaines gravures sur bois illustrant l'ouvrage de Louis Énault intitulé *Londres* (1876).

#### MOCKEL : LES COMMÉMORATIONS DE MERRILL ET DE VERHAEREN (1929-1931)

Une commémoration fut organisée en l'honneur de Merrill en 1929, bien des années après sa mort. Y participa Albert Mockel, en tant que représentant de l'Académie<sup>9</sup>. Mockel avait rencontré l'Américain « dans son cercle familial, pendant un long séjour en Allemagne où nous découvriions tous deux les peintres primitifs ». Il conservait de lui le souvenir d'un homme d'une « extrême bonté », de « l'âme la plus noble qui se pût rencontrer », d'un « cœur à la fois héroïque et sensible ».

Mockel rappellera par ailleurs, à cette occasion : « Comme la jeunesse, il était toute générosité, il était toute flamme ! Vous vous en souvenez, vous Ferdinand Hérold, Philippe Berthelot, André Fontainas, Alfred Vallette, Armand Point, vous ses amis les plus proches. »

---

<sup>9</sup> *Commémoration de Stuart Merrill à Versailles. 23 juin 1929*, Paris, Mercure de France, 1930, p. 24-28 : « Discours de M. Albert Mockel. Au nom des Amis de Stuart Merrill ».



Illustration 9

Photographie de 1915 montrant Stuart Merrill entouré de ses amies et de ses amis. Merrill est debout, à l'arrière-plan. Au deuxième plan, de gauche à droite : Marthe Verhaeren, l'épouse du diplomate et sinologue Philippe Berthelot, Verhaeren et Alfred Vallette, fondateur du nouveau *Mercure de France*.

D'après *Albert Mockel. Le centenaire de sa naissance*, catalogue rédigé par J. Warmoes, introduction de H. Lavachery, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I<sup>er</sup>, 1966, n° 278, pl. XIX.

Détachons aussi, parmi les familiers de Verhaeren, André-Ferdinand Hérold, qui participe également à l'*Album*. Cet Ardéchois, autre disciple de Mallarmé, qui va se distinguer dans le combat contre le fascisme, donne ici un poème intitulé *Rêves*, où il exalte à travers le soleil d'une nouvelle journée un « monde délivré ». Hérold connaissait de longue date certains écrivains belges. Il participe avec Mockel, Fontainas, Verhaeren et Van Lerberghe à la publication d'un calendrier poétique pour l'année 1896, illustré par le graveur liégeois Auguste Donnay.

Une autre commémoration à laquelle participa Mockel accentue le rapprochement en mettant en évidence la figure belge qui domine cette constellation d'écrivains symbolistes amis du peuple, c'est-à-dire Verhaeren. Celui-ci fait l'objet d'un hommage qui a lieu les 4 juillet 1931 à Saint-Cloud pour l'inauguration d'un

monument en son honneur (ill. 10). Mockel écrit : « Je ne puis oublier l'homme qui, durant trente années, fut pour moi le plus cher, le plus grand des amis. » « Cet appartement de Saint-Cloud, j'en ai connu l'intimité. Je me suis attablé dans la salle à manger accueillante ; j'ai passé des heures dans le petit cabinet de travail d'où les plus beaux poèmes ont pris leur vol immense<sup>10</sup>. »

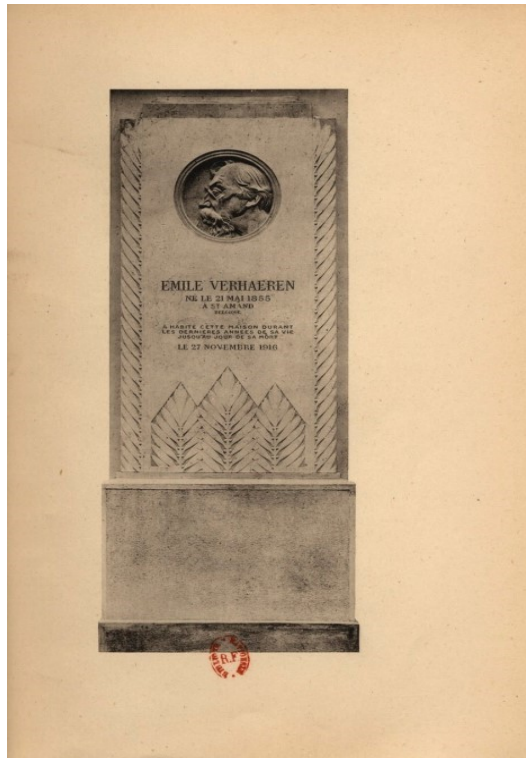


Illustration 10.

Après avoir rappelé que ce cabinet de travail fut reconstitué à la Bibliothèque royale grâce à l'épouse de Verhaeren, la peintre liégeoise Marthe Massin, Mockel retraçait une après-midi du poète. « C'est d'ici qu'il partait alors, d'un pas appuyé mais allègre, allant à quelque fête de la peinture ou des lettres, se hâtant vers le Louvre ou le *Mercur de France*, s'attardant chez van Rysselberghe, chez Vielé-Griffin ou chez Stuart Merrill. Chaque mois on pouvait le trouver aussi, dans Paris, à un dîner intime où nous étions cinq à nous réunir autour de lui. » Une note précisera : « Ces cinq

---

<sup>10</sup> *Commemoration d'Émile Verhaeren à Saint-Cloud. 4 juillet 1931*, Paris, *Mercur de France*, 1931, p. 38 sv.

amis étaient Eugène Demolder, André Fontainas, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel et Théo Van Rysselberghe. » La chaîne de camaraderie que confirme ces références peut suggérer une question : pourquoi Mockel lui-même fait-il défaut parmi les signataires de l'appui à la grève générale ?

Le 5 juillet 1931, le lendemain de l'inauguration du buste de Verhaeren, est représenté dans le parc national de Saint-Cloud, au « bosquet du Centaure », son drame *Le cloître* (ill. 11).

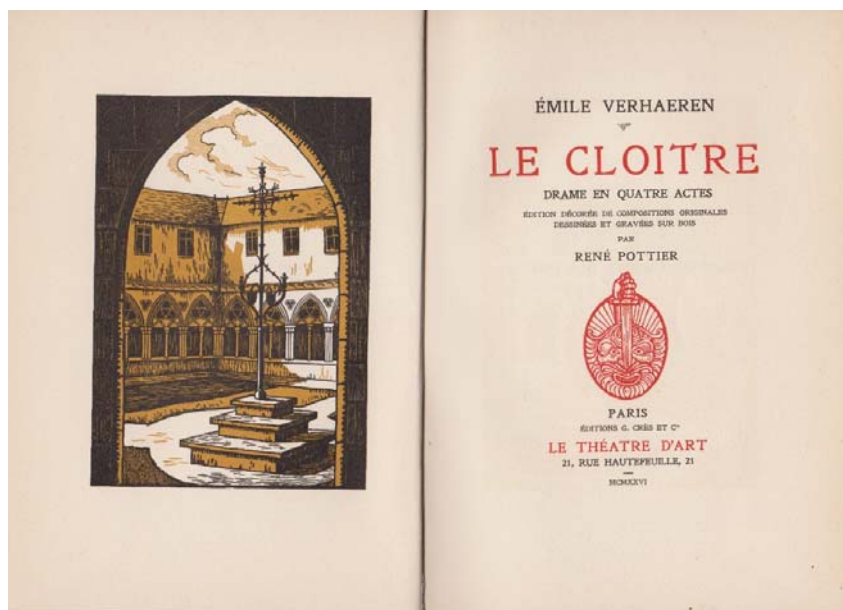


Illustration 11.

Dans une audacieuse alternance de répliques en vers et en prose, Verhaeren met en scène le combat du Père Thomas pour empêcher qu'accède à la tête du monastère un moine porteur d'un « rêve ascétique » et « despotique » (ill. 11). Le portrait de ce candidat-prieur qu'impose ses titres de noblesse se résume en ces deux vers : « Il est de trois cents ans venus trop tard sur terre, / Un fanatisme ardent sèche son âme austère. » On notera que le rôle du P. Thomas était tenu par Fernand Ledoux, originaire de Tirmont, Sociétaire de la Comédie-Française, dont les cinéphiles se souviennent pour son interprétation du criminel Roubaud, sous-chef de gare du Havre, dans la *Bête humaine* de Jean Renoir d'après Zola (1938). Une rénovation s'impose à la congrégation.



Nos quatre murs cernent pour lui le monde,  
Alors que l'univers entier est aujourd'hui  
Si rugissant, sous les soleils ou sous les nuits,  
Que pour n'en point ouïr la révolte profonde  
Il faut être de roc ou bien n'exister pas !

#### VERHAEREN : UNE CONTRIBUTION PRÉ-ORIGINALE

Si je mentionne le thème du *Cloître*, c'est qu'il entretient un rapport avec le poème que Verhaeren donne au recueil de 1913. Les deux œuvres prennent en somme position pour une modernisation de l'Église ou, plus largement, pour une relation de l'homme moderne à la religion.

La contribution de Verhaeren s'intitule *Avenir*. Le poème figurera également sous une forme différente dans le recueil *Les flammes hautes*, que l'on cite ici d'après l'édition de 1917<sup>11</sup>. On lit dans la version de 1913 :

Depuis qu'on ne croit plus en somme  
Qu'au gré des saints, qu'au nom des dieux,  
Se fait le sort impérieux  
Les siècles sont aux mains des hommes.  
Eux seuls, illuminent demain  
Avec les feux et les lumières  
Qu'aujourd'hui même, sur la terre,  
Portent en eux les cœurs humains.

On lit dans la version parue en 1917 :

Depuis qu'on ne croit plus en somme  
Qu'au gré des saints, qu'au nom des dieux,  
Se fait le sort impérieux  
Les siècles sont aux mains des hommes.  
Eux seuls, illuminent demain

---

<sup>11</sup> É. Verhaeren, *Les flammes hautes*, Paris, Mercure de France, 1917, p. 11-14.

Avec les feux et les lumières  
Qu'aujourd'hui même, sur la terre,  
Portent en eux les cœurs humains.

On sait que Verhaeren ressentit durement les ravages du conflit et que ses idéaux souffrirent d'un retournement. Il écrivait en « Dédicace » dans *La Belgique sanglante* (1915) : « Celui qui composa ce livre où la haine ne se dissimule point, était jadis un vivant pacifique. Il admirait bien des peuples ; il en aimait quelques-uns. Parmi ceux-là se rangeait l'Allemagne. N'était-elle pas féconde, travailleuse, entreprenante, audacieuse et organisée mieux qu'aucune autre nation ? N'offrait-elle point à ceux qui la visitaient l'impression de la sécurité dans la force ? Ne regardait-elle point avec les yeux les plus aigus et les plus ardents qui fussent, l'avenir ? La Guerre survint. L'Allemagne parut autre, immédiatement. » « Injuste, fourbe, féroce », elle « n'eut plus d'autre orgueil que celui d'une tyrannie méthodique ». « Pour l'auteur de ce livre, aucune désillusion ne fut plus grande ni plus soudaine. Elle le frappa au point qu'il ne se crut plus le même homme. » Jacques Marx a écrit que la haine avait, chez Verhaeren, dominé le reste de sa vie<sup>12</sup>.

Le changement qu'il subit se répercute dans une habile correction de la version de 1917. On lisait d'abord :

Non, ce n'est plus sur une grève,  
Tel paradis hospitalier  
Au repos lourd et régulier,  
Que l'avenir est pour mon rêve.  
Mais bien l'intrépide cité  
Pleine de vie et de bataille,  
Où toute âme se ravitaille  
D'un haut désir d'intensité.

La deuxième partie est devenue :

---

<sup>12</sup> J. Marx, *Verhaeren. Biographie d'une œuvre*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1996, p. 505 ; cité par R. Hemmerijckx, « Émile Verhaeren, un poète dans la Grande Guerre », *Nord* 64, 2014, p. 93-107 que l'on verra pour les éditions de *La Belgique sanglante*.

Mais bien l'intrépide cité  
Où toute âme se ravitaille  
Dans son incessante bataille  
D'un haut désir d'intensité.

Les deux versions se terminent sur une note de confiance dans l'avenir qui s'offre aux forces en marche – notamment par la grève.

Si bien que l'homme est maître enfin  
Et de lui-même et de la terre  
Et que son front autoritaire  
Masque le front du vieux destin.

Mockel intitule aussi « La haine » un chapitre de son ouvrage *Émile Verhaeren. L'œuvre et l'homme* (1917)<sup>13</sup>. Il y présente un rapprochement avec « une autre âme demeurée très chère à Verhaeren », « âme aussi noble, soutenue par une intelligence très haute, mais guidée par un jugement sans instinct » : Romain Rolland. « Leur stupeur, leur souffrance sont égales devant le choc des peuples ; et pourtant, dès qu'il faut agir, leurs voies se séparent brusquement ». Rolland a le caractère « d'un héros ou d'un saint ». « En face de la catastrophe, son âme franciscaine ou, si l'on veut, tolstoïenne, ne peut concevoir autre chose que la pitié ». : « seul au milieu de tous », il exhorte « les ennemis à se comprendre et à s'aimer ». Mais il montre en l'occurrence « l'étroite obstination d'un apôtre ». Il ne mesure pas « les forces morales en présence », il confond « les violences déchaînées », ne distinguant pas « celles qui furent nécessaires à la défense de la victime » et « celles qui s'étaient concentrées pour un attentat monstrueux ». Il se veut « fils de l'humanité » plus que « fils de la France » – la patrie spirituelle de Mockel, mère de la Wallonie.

Je comprends mal, pour ma part, comment et pourquoi le pacifisme de Romain Rolland, selon Mockel, « suscite à la fois les révoltes de l'innocent et l'arrogance du coupable ». Oserait-on craindre que l'éloquence ou la rhétorique placent ici pour la symétrie les « fausses fenêtres » que plaisait Pascal ? Je ne comprends pas non plus comment Rolland est dépassé par Verhaeren en ce qu'il « ne voit point qu'il est des

---

<sup>13</sup> A. Mockel, *Émile Verhaeren. L'œuvre et l'homme. Un poète de l'énergie*, Paris, La Renaissance du livre, 1917, p. 149-150.

circonstances où l'homme doit pouvoir surpasser la Pitié absolue », « obscure raison du cœur », par « la Justice », « rayonnante charité de l'esprit ». À la différence de Rolland, Verhaeren est donc « tout énergie, tout action ». Telle est la vertu supérieure de celui que Mockel exalte en intitulant sa biographie *Un poète de l'énergie*. Vertu que Mockel enracine dans un « puissant instinct ». On a maintenant compris ce que signifie le jugement liminaire : Rolland est une « intelligence sans instinct », une raison qui ne mesure pas ou ne possède pas la force d'agir...

#### LEMONNIER

Camille Lemonnier n'apporte que quelques lignes au soutien des grévistes, sous le titre *L'effort continu*. On rappellera que l'écrivain meurt le 13 juin, soit quelques semaines après la parution du recueil. On y lit : « L'idéalisme, dont les classes élevées ont fait une vertu qui leur appartient en propre, est, par excellence, une vertu du peuple. Elle implique l'idée de foi, de sacrifice, d'abnégation, de soumission au devoir, d'héroïsme quotidien. Elle est le signe des humanités que les jouissances matérielles n'ont pas corrompues et qu'anime le sentiment profond de solidarité qui est le principe même de la vie sociale. »

Lemonnier n'éprouvait pas bien sûr le besoin de s'étendre sur ce que représentait la grève, après les images qu'il en avait données dans *Happe-Chair* dès 1886. Quelques passages méritent néanmoins d'être rappelés, notamment pour l'intérêt qu'offre son regard sur les composantes et résistances qui caractérisent le mouvement.

« Une grève couvait à l'horizon, du côté des charbonniers : des agents, venus, disait-on, d'Allemagne et de France, poussaient en outre à la grève de la métallurgie<sup>14</sup>. » Le grand Simonard et Lambilotte, le vieux chaudronnier, étaient partisans d'une grève générale, « contre les femmes, qui, ne voyant que la cessation des salaires, protestaient ». Alors que s'annonçait l'hiver, la perspective de la grève se précisait<sup>15</sup>. « Constamment des affiches placardées sur les murs invitaient les prolos à des réunions publiques. Là, debout sur une table, des orateurs, qu'on ne connaissait pas toujours, parlaient dans le bruit, vociférant les uns et les autres exposant

<sup>14</sup> C. Lemonnier, *Happe-chair*, Paris, D. Monnier, de Brunhoff et C<sup>ie</sup>, 1886, p. 361.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 250-251.

froidement, avec clarté, les griefs accumulés contre les commandites, ces minotaures qui s'engraissaient de chair humaine. » Cependant, note Lemonnier, la métallurgie n'était pas encore touchée. « De tout temps le puddleur, le chaudronnier, l'ajusteur, la turbe usinière s'était montrée rebelle aux instigations des hommes noirs, moins cagnards et qui, par bandes, lâchaient une contrée, gagnaient l'Allemagne, l'Angleterre ou le nord de la France. » Les métallos sont *cagnards*, c'est-à-dire proprement qui signifie « indolents, paresseux », parce que moins prompts à réagir à l'oppression. Pourtant, continue Lemonnier, le mécontentement grandissait aussi dans les hauts-fourneaux : « Quelques gérances de laminoirs ayant diminué les salaires, par suite de la diminution des stocks, on parlait d'une fusion possible avec les charbonniers, dans une guerre universelle contre les patrons. »

Lemonnier reproduit ce que pensent de ceux-ci les plus avancés des ouvriers, comme Simonard. « De la canaille les patrons ! c'est les ceusse qui travaillent qui devrion être les maîtres. Le mot, comme une pierre dans un puits, tomba dans le silence des autres, lourdement<sup>16</sup>. » C'est que le meneur, s'excitant à expliquer comment « avoir raison du capital », n'arrive pas à ébranler « l'apathie des compagnons ». « Une grève, c'était facile à dire, oui ! mais le ménage, la famille, les petits à nourrir, qui s'en chargerait ? Et les têtes dodelinaient, toutes vides, sans volonté, avec l'angoisse de la misère revenant invariablement au bout des mornes cogitations ». Le discours collectif ne cessera pourtant de répéter, avec conviction : « Après tout, ils argumentaient juste, ceux qui revendiquaient le droit et la nécessité des grèves ; une entente générale des prolétaires pouvait seule mettre fin aux vexations dont l'ouvrier était universellement victime<sup>17</sup>. » Le thème de l'universalité rejoint ici ce que le billet de Lemonnier discernait dans la grève de 1913 : « le signe des humanités » qui refusent de privilégier « les jouissances matérielles » et qu'anime un « profond sentiment de solidarité ». Celle-ci, pourtant, montre des tensions, des différences, des résistances. Les partisans de la grève, note Lemonnier, sont « presque tous célibataires ». Les vieux, par contre, ont davantage en tête « la pensée du ménage à la dérive ». Les femmes « gênaient l'élan ». « La dignité de l'ouvrier, l'exploitation

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 271-272.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 275.

des patrons, non, on ne peut pas dire qu'elles s'en battaient l'œil, mais tout de même le ménage, la fristouille, les queues à la boutique passaient avant le reste<sup>18</sup>. »

Jugera-t-on avec Paul Emond que *Happe-chair*, en tant qu'ouvrage militant, ne vaut pas *La fin des bourgeois*? Cet autre brûlot socialiste « est peut-être, quand on l'aborde aujourd'hui, le livre le plus passionnant de Lemonnier » : « bien plus passionnant, selon moi, que les romans qui, comme *Happe-chair*, *Un mâle* ou *Le mort*, ont fait la notoriété de celui qu'on a parfois appelé le 'Zola belge' ». Sans doute *La fin des bourgeois* offre-t-il « les marques de son âge » : « certains de ses procédés narratifs ont mal vieilli, ses tics d'écriture plus encore », etc. Pourtant, corrige Emond, le tableau du déclin d'une bourgeoisie en fin de « race » (avec ce que le mot peut comporter aujourd'hui de déplaisant) emporte le lecteur « par ce qu'il contient d'excessif, d'incontrôlé, par le tracé aveugle qu'y produit, en de nombreuses pages, une sorte de 'lâcher tout' de la fantasmagorie<sup>19</sup> ».

Resterait à discuter l'utilité qu'ont conservée de nos jours la « grande jubilation » et la « force véritable » de l'écriture de Lemonnier, aujourd'hui que règne plus que jamais ce qu'il appelle la « féodalité de l'argent<sup>20</sup> ». Si l'on veut bien pardonner à Lemonnier l'idée raciale qui accompagne sa dénonciation, comment ne pas convertir celle-ci à ce qu'offre parfois notre quotidien, quand Lemonnier attaque bille en tête l'occulte coalition des « plénipotentiaires de la spéculation », qui « détroussaient le trésor public » en tablant sur « les lâchetés d'une société régie par l'intérêt » ? Peut-on considérer comme vaine la mise en cause d'une « ère vénale » qui a diminué – sinon « la capacité des âmes » – du moins la pugnacité d'un public endormi par l'attrait du « luxueux cocon » ou plus simplement par les lumières de la ville, qu'illustre si bien l'œuvre de Masereel, évoquée ailleurs<sup>21</sup>.

*La fin des bourgeois* comporte un autre passage qui intéresse sa participation à l'*Album* de 1913. Celle-ci est précédée d'une trentaine d'années par le roman. Le chapitre VII raconte le mariage de Ghislaine et de Lavand'homme. Une personnalité, avec les deux femmes de tête de la famille, tranche sur ce rassemblement de

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 382 sv.

<sup>19</sup> C. Lemonnier, *La fin des bourgeois*, préface de P. Emond, lecture de J. Dubois, Bruxelles, Labor, 1986.

<sup>20</sup> C. Lemonnier, *La fin des bourgeois*, p. 60-61.

<sup>21</sup> Georges Duhamel, *Frans Masereel et la guerre. Un croisement de circonstance* [en ligne], Impromptu #23 (1<sup>er</sup> déc. 2022), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arllfb.be>



conservateurs obtus ou d'élégants déliquescents. L'avocat Réty figure « l'homme vraiment supérieur, peu loquace, très maître de soi », « orateur bref, polémiste redouté ». « Il professait l'accession de tous les groupes sociaux à la représentation nationale, la réglementation du travail de l'ouvrier, l'égalité des droits et des devoirs, le service militaire obligatoire pour le riche comme pour le pauvre, sans nul rachat<sup>22</sup>. » « Jean-Éloi leva la tête. Il avait appris de Barbe le matin même le chômage de plusieurs grands charbonnages de la région où *Misère* à peu près seul continuait le travail. – Et les grèves ? – Et l'ordre social, cria Akar l'aîné. – Ah ah ! l'ordre social ! nous y sommes ! siffla le flûtet acide de Régnier, qu'en faites-vous de l'ordre social ? » Réty répliquera : « L'ordre social, c'est de pouvoir faire la grève si on veut... » D'ailleurs : « L'ouvrier, sachez-le, ne peut enrayer le travail, puisqu'il est lui-même le travail. C'est le patron qui lui casse l'outil aux mains. » Bref : « Les gredins ne sont pas du côté où vous les mettez. » Le mot d'*anarchiste* fusera « par-dessus les pouffements et les cris ». L'authenticité de l'appui accordé par Lemonnier aux grévistes ne nécessite pas d'autre commentaire.

#### MAETERLINCK

Maeterlinck veut encore croire à l'inévitable triomphe de la volonté sur les embûches et les détours de l'Histoire. Il illustre sa conviction par un texte intitulé *Le suffrage universel*, qui a paru avant la guerre dans un important recueil : *Le double jardin* (ill. 12).

---

<sup>22</sup> Lemonnier, *La fin des bourgeois*, p. 62-63.

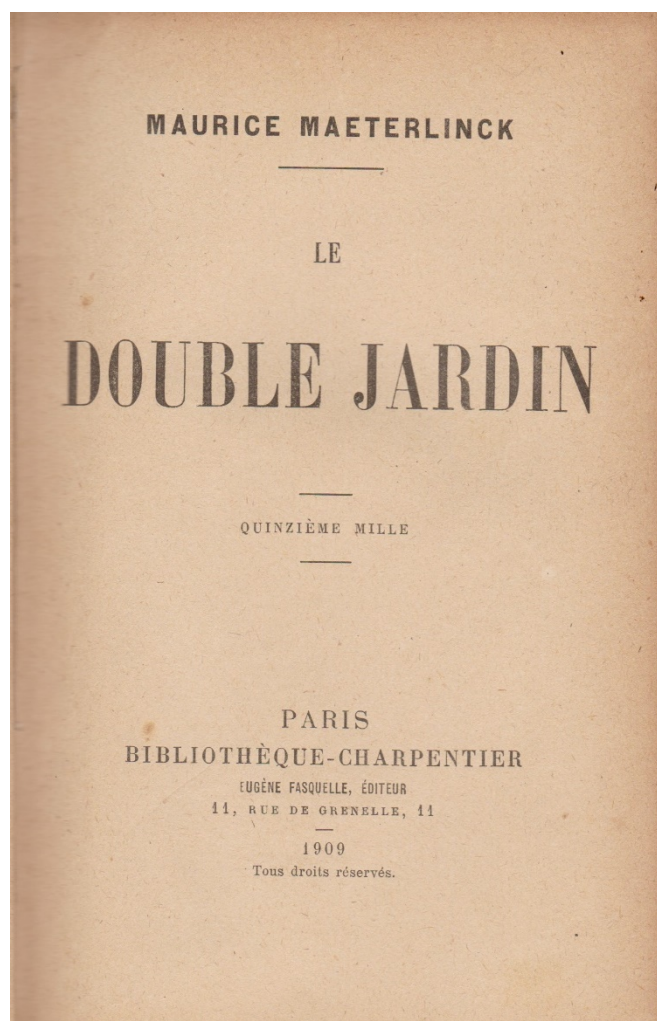


Illustration 12.

Celui-ci fut dès cette époque traduit en anglais et publié à New York. Il a été intégré en 2015 dans le *Project Gutenberg EBook*<sup>23</sup>.

La réflexion philosophique, écrit-il en ouverture, a progressé vers les « points extrêmes des pensées que l'homme avait refusé d'explorer jusqu'ici ». Ce qui est devenu patent « pour les sciences morales comme pour les positives » permet d'étendre les prévisions au politique, « qui n'est qu'un prolongement de la morale ». « L'humanité, durant des siècles, a vécu en quelque sorte à mi-chemin d'elle-même.

---

<sup>23</sup> *The Double Garden*, translated by Alexander Teixeira de Mattos, New York, Dodd, Mead and Company, 1904.

Mille préjugés, et avant tout les énormes préjugés religieux, lui cachait les sommets de sa raison et de ses sentiments. » Aujourd'hui « se sont notablement affaissées la plupart des montagnes artificielles qui s'élevaient entre ses yeux et l'horizon réel de son esprit ». L'humanité « commence à comprendre que tout ce qui ne va pas aussi loin que les conclusions logiques de son intelligence n'est qu'un jeu inutile sur la route ».

Comment s'inscrit la question du suffrage universel dans ce nouveau monde ? L'évolution politique des peuples modernes « suit une courbe uniforme et inflexible » : elle montre comment les peuples tendent à échapper à la tyrannie. « Un gouvernement plus ou moins aristocratique ou ploutocratique, élu d'un suffrage restreint, remplace l'autocrate. Ce gouvernement cède à son tour, ou est presque partout sur le point de céder au gouvernement de tous par le suffrage universel. À quoi aboutira celui-ci ? Nous ramènera-t-il à la tyrannie ? Se transformera-t-il en suffrage gradué ? Deviendra-t-il une sorte de mandarinat, le gouvernement d'une élite ou une anarchie organisée ? Nous ne le savons pas encore... »

On dira que des « éléments empruntés à la monarchie et à l'aristocratie » sont « excellents en eux-mêmes », et bénéfiques, en quelque sorte, au régime démocratique. Mais « ils lui sont nuisibles puisqu'ils inoculent le mal dont il a d'abord à se guérir ». Il faut que la décision collective « se purifie par sa propre fermentation ». On peut faire confiance au peuple pour choisir « ce qui importe à son avenir », « de même que les appétits naturels de tout être vivant savent de science sûre ce qui est indispensable au mystère de la vie ». On ne pouvait marier plus harmonieusement idéalisme et matérialisme, biologique ou historique.

Il faut aussi laisser aux peuples le temps « d'épuiser les expériences ». « Il est possible que la foule admette par la suite que les plus intelligents discernent et gouvernent mieux que les autres le bien de tous. Elle leur accordera alors une prépondérance légitime. Pour l'instant, elle n'y songe pas encore. Elle n'a pas eu le temps de se reconnaître ». On ne pouvait en termes à la fois plus clairs et plus modestes faire le pari d'un devoir qui ne trouvera sa vérité « qu'après avoir été éprouvé et vécu ».

L'idéal du suffrage universel, concède Maeterlinck, ne constitue peut-être qu'une « solution provisoire ». Il sera éventuellement dépassé par un autre, mais il faudra au préalable « qu'on ait épuisé toutes les illusions qu'il renferme ». « C'est le

but nécessaire, bon ou mauvais, vers lequel s'avancent les nations. Il est indispensable à la justice instinctive de la masse que l'évolution s'accomplisse. Tout ce qui l'entrave n'est qu'obstacle éphémère. Tout ce qui prétend à améliorer cet idéal avant qu'il ait été atteint le recule vers l'erreur du passé ».

Sans doute un tel idéal pourra-t-il, au cours de la quête inlassable qui l'anime, prendre des formes qui heurtent nos valeurs traditionnelles. Il pourra s'affirmer « très justement jaloux, intolérant et excessif ». On dirait aujourd'hui : il imposera de heurter des normes de liberté qui paraissent contredire le fonctionnement normal de l'égalité (songeons à ce qui se passe actuellement en Chine). Mais n'est-il pas inévitable, demande Maeterlinck, que ce principe d'égalité s'affranchisse des « énormes préjugés » qui le brident ou le restreignent ? L'écrivain invoque ici la nature et ce qu'elle inscrit « dans l'instinct de la masse », qui commandent la libération finale par la lutte. Le droit au suffrage universel ne peut s'acquérir sans dommages. « Comme tout organisme encore jeune, il élimine violemment ce qui peut altérer la pureté de son sang. » Maeterlinck conclut par un aphorisme contradictoire. « Dans ces problèmes où convergent toutes les énigmes de la vie, la foule qui se trompe a presque toujours raison contre le sage qui a raison. »

#### DU SUFFRAGE UNIVERSEL À UNE NOUVELLE MORALE MATÉRIALISTE

Ai-je ici accentué voire déformé les conceptions politiques de Maeterlinck ? Un autre texte du *Double jardin*, qui clôt le volume, porte la question de la lutte sociale au niveau philosophique des enjeux qui engagent l'humanité. Ce texte, intitulé *Les rameaux d'olivier*, distingue dans l'Histoire des périodes signalées par un éclat particulier – le siècle de Périclès, la Renaissance – parce qu'elles modifient radicalement les idées générales des hommes « au sujet de leurs dieux, de l'infini, de l'inconnu et de l'économie du monde ». La modernité se définit par la fin d'une « grande période religieuse », qui a laissé la vie humaine se détacher « sur un fond assez sombre et assez menaçant ». « Jusqu'ici le pivot du monde nous semblait formé de puissances spirituelles ; aujourd'hui, nous sommes convaincus qu'il est composé d'énergies purement matérielles. » Cependant, les mots d'*esprit* et de *matière* « ne sont que les deux noms opposés mais identiques de notre angoisse impuissante à comprendre ». On croirait que « l'interprétation spiritualiste » a le privilège de

conférer à l'humanité « une morale, un but et une signification imaginaires mais très supérieures à ceux que nous proposent nos instincts incultes ». La religion d'aujourd'hui « s'éclaire encore du reflet de cet avantage, et garde une foi profonde, bien qu'assez informe, à la suprématie finale et au triomphe indéterminé de l'esprit ».

Au contraire, le matérialisme est réputé ne présenter « aucune morale, aucun idéal supérieur à l'instinct ». Pas « d'autre horizon que le vide ». Si les considérations matérielles résultant de la science expérimentale ont donné lieu à une théorie, c'est celle de l'évolution : « l'effroyable et monstrueuse morale de la nature, c'est-à-dire l'adaptation de l'espèce au milieu, le triomphe du plus fort et tous les crimes nécessaires de la lutte pour la vie ». Or une telle morale « deviendrait rapidement fatale à l'humanité si elle était pratiquée à l'extrême ». Heureusement, toutes les religions, toutes les philosophes ont opposé à cette dissolution de l'espèce ce que Maeterlinck appelle des « antidotes », des éléments qui altèrent la suprématie exercée par le plus fort à l'égard du plus faible : « je veux dire la bonté, la pitié, le sens de la justice ».

C'est dans une nouvelle morale matérialiste que se sont rassemblés, réfugiés, régénérés ces « antidotes purement humains, bien que profondément oxydés par l'élimination des éléments religieux ». « N'est-il pas surprenant », demande Maeterlinck, « que malgré l'affaiblissement du sentiment religieux, et sur l'influence que cet affaiblissement devait avoir sur la raison humaine, puisqu'elle ne voit plus d'intérêt surnaturel à faire le bien, (...) n'est-il pas surprenant que la somme de justice et de bonté et la qualité de la conscience générale, loin de s'amoindrir se soient incontestablement élevées ? ». Voilà le contexte dans lequel doit être apprécié l'idéal égalitaire dont participe le suffrage universel.

Maeterlinck engagera donc à mesurer les progrès accomplis par les sentiments humanitaires et la nécessaire solidarité sociale. Il faut pour cela recourir à l'Histoire : « comparer la situation des malheureux d'autrefois à celle des malheureux d'aujourd'hui ; placer à côté du total des injustices d'hier, le total des injustices actuelles ; confronter l'état du serf, du demi-serf, du paysan, de l'ouvrier des anciens régimes à celui de notre travailleur ; superposer l'indifférence, l'inconscience, la tranquille et dure certitude de ceux qui possédaient naguère, à la sympathie, à l'inquiétude pleine de reproches, aux hésitations de ceux qui possèdent à présent ». Le bon Maeterlinck veut bien sûr croire à l'amélioration qu'exige l'espoir d'une nouvelle

morale matérialiste et laïque. La recherche historique qu'il appelle sera « détaillée et fort longue », « mais je pense qu'une intelligence de bonne foi accordera sans peine qu'il y a, non seulement dans le désir des hommes, ce qui paraît certain, mais en fait, malgré de trop réelles et trop innombrables misères, un peu plus de justice, de solidarité, de sympathies et d'espérance ».

Maeterlinck conclut quant à lui par un aphorisme contradictoire. « Dans ces problèmes où convergent toutes les énigmes de la vie, la foule qui se trompe a presque toujours raison contre le sage qui a raison. »

#### HENRI GUILBEAUX

J'ai négligé jusqu'ici un auteur belge. On a évoqué ailleurs le Verviétois Henri Guilbeaux, anarchiste et socialiste, en rapport avec Lénine, condamné à mort après la guerre pour haute trahison et pour ses relations avec la Russie<sup>24</sup>. Revenu en France, il fera l'objet d'un procès et Romain Rolland prendra sa défense, comme Rolland prendra celle de Tousseul accusé « de pacifisme et d'humanisme » et emprisonné.

Guilbeaux donne ici un long texte qui se présente comme un poème, intitulé *Mars*. Rien à voir avec ceux de Max Elskamp ou de Paul Fort mentionnés plus haut. On peut goûter d'abord, pour son côté documentaire, une description réaliste des boulevards parisiens. Est-ce de la poésie ? Plutôt un tableau à la Renoir mêlant la vivacité des couleurs, des odeurs et des sons sur un fond de collages de références publicitaires.

Multiples, attrayants, les éventaires sont debout,  
Les fruits et les légumes exhibent tous leurs verts, tous leurs rouges ;  
Des pains et des gâteaux s'étagent les blocs et les masses,  
Exhalant des concentrés parfums sucrés et de vanille.  
Hors des cafés rubane l'haleine des percolateurs,  
Les alcools dans leurs flacons multiformes opposent leurs couleurs.  
Endimanchés et rieurs baguenaudent les hommes, les femmes,  
Les enfants strient l'air de leurs voix enjouées et multicolores,

---

<sup>24</sup> *Georges Duhamel, Frans Masereel et la guerre.*



Et le cri persistant des trams acidule l'atmosphère.  
Déjà les cinémas sont pimpants de grêle musique,  
Et des orchestrions volent les phrases symétriquement cadencées.  
La foule trépidante est agglomérée autour des guichets,  
Ainsi qu'une lourde écume s'agrafant au tenace récif ;  
Elle veut voir ce que lui suggèrent les hautes et magiques affiches :  
Jean Valjean, Myriel, Cosette, Louis XIV, Napoléon, Bonnot, la Chine et l'Amérique.  
L'aventure légendaire et circonstanciée de Cendrillon,  
Le cortège bigarré accompagnant un roi,  
L'énigmatique et trépidant déroulement des faits, des événements,  
L'accomplissement fiévreux et angoissant des vols et des crimes.

Le recours au terme rare trahit cependant une faille du décor populaire. Cette culture et ses mises en scène « font osciller l'âme aisément stimulable des groupes ». Que le peuple délaisse donc les spectacles pour réserver son énergie aux combats contre ceux qui l'exploitent, lesquels sont pour l'instant occupés à une autre entreprise qui inquiète.

Que la paume de tes mains n'applaudisse aucun divertissement,  
Mais unis ton vigoureux fluide à celui des travailleurs, des prolétaires,  
Des prolétaires qui opposent la digue de leur vouloir aux flots montueux du  
militarisme.

Car voilà l'autre ennemi. « Le dieu Mars est ressuscité ! » Tel est désormais l'urgent mot d'ordre des travailleurs : « *Guerre à la guerre !* » L'actualité en fait ressentir toute la proximité. « Une religion nouvelle asservit les cerveaux : la patrie. ». Les oppresseurs qui « ont clos les églises » – au nom de la Raison – tournent d'un autre côté leur malignité. « Ils ont créé un catéchisme, posé des règles, inventé un éblouissant vocabulaire. » Avec eux, « ce qui n'est pas national est décrété barbare, destructible ».

Leurs prêtres n'ont point de soutane, point de chasuble,  
Mais des pantalons rouges et des képis dorés –  
Pas d'autel, pas de cierge, pas de ciboire, pas de statue,

Mais des casernes où l'on incarcère la chair ardente des jeunes hommes,  
Et leur bravoure, et leur esprit, et leur indépendance...

L'appel à se dresser « contre le carnage, le viol, et l'incendie », à détruire « l'immonde et révérée rapacité », épuise les ressources du langage jusqu'aux injonctions répétées, dont la nudité dit l'impuissance.

Guerre à la guerre !  
Guerre à tous ceux qui t'oppriment !  
Agité par le grand vent de Mars,  
Va – peuple ;  
Féconde l'univers, culbute toutes les mottes de résistance.  
Mars ! Mars !  
Bourgeonne- fleuris,  
Mars ! Mars !  
Éjacule superbement...

\*

La grève belge de 1913 se terminait le 24 avril. Le 25 mai était organisée à Paris, au Pré-Saint-Gervais, une grande manifestation contre le projet d'extension du service militaire soutenu par le radical Clémenceau et combattu, avec une grande partie de la gauche, pacifiste, par Jaurès. D'un côté, le projet répondait à la montée, de plus en plus évidente, d'un risque de guerre avec l'Allemagne, depuis l'affaire d'Agadir en 1911 où s'affichait la lutte pour la domination coloniale en Afrique. La même année, durant l'été, des émeutes dues à la vie chère avaient été réprimées par la police mais aussi par l'armée (ill. 13). La loi concernant le service militaire fut votée en juillet 1913. L'attentat de Sarajevo eut lieu moins d'un an plus tard.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

### Illustration 13.

Lithogravure de Demetrios Galanis pour l'*Assiette au beurre* du 7 octobre 1911 sur « Le consommateur conscient ». La légende dit : « Plus de guerres. Plus de luttes fratricides ! S'il faut se battre ce sera contre les seuls ennemis du peuple, ses exploitateurs, les affameurs ! »

Guilbeaux était à cette époque rédacteur en chef de l'*Assiette*.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

#### Pour citer cette communication :

Daniel Droixhe, *L'Album du 1<sup>er</sup> mai 1913 en l'honneur de la grève générale* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>